



**HAL**  
open science

## ”Une date pour écrire l’histoire artistique ? L’exemple de l’église de Poucharramet (Haute-Garonne)”

Christophe Balagna

### ► To cite this version:

Christophe Balagna. ”Une date pour écrire l’histoire artistique ? L’exemple de l’église de Poucharramet (Haute-Garonne)”. Histoire de l’Ecriture, Ecriture de l’H(h)istoire, Actes du colloque international de l’Institut Catholique de Toulouse des 12-13-14 mars 2014, p. 307-349, 2016, 979-1-094-36039-2. hal-02422746

**HAL Id: hal-02422746**

**<https://hal.science/hal-02422746>**

Submitted on 23 Dec 2019

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L’archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d’enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

# Une date pour écrire l'histoire artistique ? l'exemple de l'église de Poucharramet (Haute-Garonne)

Christophe BALAGNA/ICT

L'histoire de l'art du Moyen Âge est une discipline bien curieuse : on demande au chercheur de donner des dates de construction de monuments, de réalisation d'œuvres de sculpture, de peinture, de mosaïque, d'orfèvrerie ou de mobilier, sans qu'il puisse s'appuyer sur des faits circonstanciés, voire sur une chronologie relative, ou sur des textes ou des points historiques qui lui permettraient de se montrer le plus précis possible !

Heureusement, on dispose quelquefois d'éléments de datation scientifiquement fiables, parfois donnés par les œuvres elles-mêmes : c'est par exemple le cas du linteau de Saint-Genis des Fontaines, en Roussillon, réalisé entre 1019 et 1020<sup>1</sup>, du cloître de Moissac, mis en place en 1100<sup>2</sup>, du portail occidental de l'église des Dominicains de Toulouse, installé en 1234<sup>3</sup>. Très souvent, on arrive à associer un texte, une bulle pontificale, une mention quelconque à l'œuvre en question, comme c'est par exemple le cas avec le maître-autel de Saint-Sernin de Toulouse, consacré le 24 mai 1096 par le pape Urbain II<sup>4</sup>.

Généralement, et c'est ainsi en architecture, c'est par une étude de l'édifice lui-même, de son plan, de son élévation, des matériaux mis en œuvre, du décor, à la fois intérieur et extérieur, de ses caractéristiques de style, mais aussi par le jeu de comparaisons les plus pertinentes possibles, que l'historien de l'art parvient à résoudre, pas ses connaissances et sa sagacité, ces épineux problèmes de chronologie.

Pour illustrer mon propos, je souhaite revenir sur un édifice que j'ai étudié il y a quelques années et pour lequel, à ce moment-là, je ne pouvais pas encore disposer de fondements de datation aussi fiables qu'aujourd'hui<sup>5</sup>. En effet, le déchiffrement et la lecture de l'inscription placée tout autour de la clef de voûte de la 2<sup>e</sup> travée permettent de révéler plus précisément la période de construction de l'église en question, sans que cela, d'ailleurs, ne remette véritablement en cause les hypothèses faites lors de la précédente étude.

Il s'agit de l'église de Poucharramet<sup>6</sup>, au cœur du Savès, dont le petit village abrite une remarquable église médiévale. Très bien conservée, elle est le témoin de la présence des Hospitaliers de Saint-Jean de Jérusalem, à l'origine de la fondation de nombreux bourgs ecclésiastiques dans le Midi de la France. Comme nous allons le voir, l'église, seul vestige d'un ensemble monumental dont les limites sont aujourd'hui impossibles à évaluer, appartient toute entière au XIII<sup>e</sup> siècle. En cela, elle symbolise, par son plan, son élévation et son décor sculpté, l'adoption du style gothique en vogue dans les grands centres artistiques méridionaux, tout en présentant des analogies de structure et de décor avec la période romane.

## I. Une présentation historique forcément fragmentaire :

Poucharramet est situé au sud-ouest de Toulouse, sur l'une des terrasses moyennes de la Garonne, dans une partie du Savès où les derniers vestiges de l'étendue forêt de Bouconne sont encore

---

<sup>1</sup>. En dernier lieu, on lira Peter KLEIN, « Les portails de Saint-Génis-des-Fontaines et de Saint-André-de-Sorède », dans *Cahiers de Saint-Michel de Cuxa*, 1989, p. 121-159 et 1990, p. 159-187.

<sup>2</sup>. Quitterie CAZES et Maurice SCELLÈS, *Le cloître de Moissac, chef-d'œuvre de la sculpture romane*, éd. Sud-Ouest, Luçon, 2001.

<sup>3</sup>. Maurice PRIN et Jean DIEUZAIDE, *Les Jacobins de Toulouse*, Toulouse, 2007.

<sup>4</sup>. Quitterie et Daniel CAZES, *Saint-Sernin de Toulouse, de Saturnin au chef-d'œuvre de l'art roman*, Graulhet, 2008

<sup>5</sup>. Christophe BALAGNA, « A l'aube de l'art gothique, un édifice témoin : l'église de Poucharramet (Haute-Garonne) », dans *Supplément à Archéo en Savès*, septembre 2004, p. 1-28.

<sup>6</sup>. Commune de Poucharramet, canton de Rieumes, arrondissement de Muret.

bien visibles. S'il semble que cette vaste étendue boisée ait constitué un frein à la formation d'habitats, de nombreuses découvertes archéologiques ont néanmoins permis de s'assurer d'une occupation très ancienne du site. Au début du Moyen Âge, la région fait l'objet d'un intense défrichement et d'une mise en valeur des terres cultivées, comme c'est le cas dans une large part du Midi de la France. Cette utilisation des ressources du sol, en dépit de la présence de nombreux galets, est en grande partie due à l'existence de différentes communautés monastiques à l'origine de regroupements de populations, bourgs ecclésiastiques, sauvetés, bastides, et de la construction de bâtiments à vocation religieuse, commanderies, prieurés, églises, hôpitaux, ou agricole, tels des granges ou des moulins<sup>7</sup>.

L'histoire de Poucharramet et de son église commence véritablement au début du XII<sup>e</sup> siècle. En effet, en 1102, Aimeric de Muret donne aux Hospitaliers de Saint-Jean de Jérusalem<sup>8</sup> le territoire de Fustillan pour y fonder une sauveté<sup>9</sup>. Durant les XII<sup>e</sup> et XIII<sup>e</sup> siècles, les donations affluent de la part des seigneurs locaux et petit à petit, les Hospitaliers étendent leur domaine tout autour de Poucharramet et deviennent les maîtres spirituels de la paroisse. Ils connaissent de nombreuses mésaventures avec certains seigneurs voisins qui, jaloux de leur pouvoir et de leurs possessions, essaient de fragiliser leur influence. Tout cela conduit, en particulier au XIII<sup>e</sup> siècle, à plusieurs conflits, notamment avec Bernard Baron, seigneur de Rieumes. Ce dernier, vassal de Bernard IV de Comminges, possède des terres dans et autour de Poucharramet. Désireux d'étendre sa domination sur les possessions des Hospitaliers, il n'hésite pas à violer leur territoire. Les religieux en appellent alors au sénéchal de Toulouse. Son fils, prénommé lui aussi Bernard, commit également des exactions envers les moines, n'hésitant pas à couper des arbres leur appartenant, à tuer leurs bêtes, à les injurier par l'intermédiaire de sa femme Ricarde, ou à les molester à coups de bâton, entre autres<sup>10</sup>.

Grâce aux documents conservés, nous pouvons retracer les grandes lignes de l'histoire de l'église, dernier vestige de la commanderie des Hospitaliers de Poucharramet. Comme nous le verrons par la suite, l'église a été construite au XIII<sup>e</sup> siècle<sup>11</sup>. En effet, elle est citée dans un long procès qui dura de 1215 à 1260. Il y est dit que l'église n'est pas entièrement voûtée<sup>12</sup>. Elle se prolongeait, au nord-ouest, par un grand corps de bâtiment rectangulaire, d'environ 6 m de haut. Il a malheureusement disparu au début du XX<sup>e</sup> siècle et a été remplacé par des maisons<sup>13</sup>. Il servit sans doute dès l'origine d'hôpital et de lieu d'accueil pour les pèlerins et les gens de passage. Plus tard, il abrita le « fort » des religieux et servit de résidence pour le Commandeur. Il se composait d'un cloître quadrangulaire, au centre duquel se trouvait un puits et tout autour étaient disposées des galeries surmontées d'un étage

---

7. Benoît CURSENTE et Gilbert LOUBÈS, *Villages gersois, I- Autour de l'église, à l'ombre du château*, coll. « Gascogne Insolite », Auch, 1991.

8. L'ordre des Hospitaliers de Saint-Jean de Jérusalem est une communauté qui naît sans doute à l'extrême fin du XI<sup>e</sup> siècle en Palestine pour assister les pèlerins qui se rendent en Terre Sainte. Ses membres se doivent d'aider, accueillir, soigner, héberger, escorter et défendre si nécessaire les chrétiens. Petit à petit, leur mission consiste à surveiller et défendre les Lieux Saints contre les attaques musulmanes. D'hospitalier, l'ordre devient alors militaire. Placés sous le commandement d'un grand maître élu, des nobles laïcs font vœu de chasteté, d'obéissance et de pauvreté et vivent avec des chapelains assurant les offices et d'autres frères laïcs occupés à des tâches domestiques. En Occident, leur activité essentielle consiste à assurer la sécurité de tout pèlerin, c'est pourquoi ils s'établissent très souvent sur les chemins de Saint-Jacques de Compostelle, ou à proximité. Ils fondent alors une commanderie, constituée principalement d'une église et d'un hôpital. Ils exploitent des terres, pratiquent l'élevage, faisant en sorte d'acquiescer des biens procurant à l'ordre des revenus pour accomplir ses tâches et ses missions en Orient. Cf. Marcel PACAUT, *Les ordres monastiques et religieux au Moyen Âge*, Paris, 1993, p. 136-137.

9. Antoine DE GAULÉJAC, « Les Hospitaliers de Saint-Jean de Jérusalem à Poucharramet », dans *Revue de Comminges*, 1988, p. 53-58.

10. *Idem*, p. 345-349.

11. Une église, dont toute trace a aujourd'hui disparu, précédait l'édifice actuel. Cet édifice s'est peut-être révélé trop exigü pour les hospitaliers, et ceux-ci ont décidé de le reconstruire en fonction de leurs besoins.

12. Paul MESPLÉ, « Les plans des églises romanes du Gers », dans *Bulletin archéologique du Comité des Travaux historiques et scientifiques*, nouvelle série, n° 7, 1971, p. 75-129, et plus spécialement p. 127. Nous verrons plus loin que l'analyse monumentale de l'édifice confirme ces dates.

13. Ce bâtiment est encore visible sur des gravures, dessins ou cartes postales anciennes. L'une de ces dernières est reproduite dans Antoine DE GAULÉJAC, « Les Hospitaliers de Saint-Jean de Jérusalem à Poucharramet », dans *Revue de Comminges*, 1988, p. 184.

abritant des pièces d'habitation et de réception. Au XVII<sup>e</sup> siècle, sa destination première avait changé puisqu'on l'utilisait comme chai et grenier<sup>14</sup>.

En 1367, durant la guerre de Cent Ans, le duc d'Anjou, gouverneur du Languedoc, ordonne au prieur de Poucharramet de « *fortifier l'église, y faire des fossés, des embans et autres fortifications nécessaires et d'y faire le quart et garde jour et nuit, et contraindre aussi les habitants dudit lieu d'aider ledit Commandeur à faire lesdites fortifications*<sup>15</sup> ». L'église fut alors pourvue de mâchicoulis, créneaux, échauguettes aux angles et chemin de ronde. Des fossés et un pont-levis permettaient d'accéder aux bâtiments des religieux<sup>16</sup>.

La fin du Moyen Âge amorce le déclin de la communauté. En 1497, la commanderie est rattachée à celle de Boudrac et perd alors son autonomie. A la Révolution, les religieux sont chassés et les bâtiments sont vendus en tant que biens nationaux. C'est à ce moment-là que sont réalisées certaines destructions, en particulier l'arasement des tours d'angle et des créneaux<sup>17</sup>. Au XIX<sup>e</sup> siècle, de nombreux embellissements sont accomplis : pose de nouveaux vitraux et exécution du décor peint. En même temps, on décide d'agrandir l'église en perçant trois chapelles, deux au sud, sur les première et deuxième travées, une au nord sur la deuxième travée.

En résumé, que pouvons-nous garder à l'esprit ? Tout d'abord, l'église semble appartenir au XIII<sup>e</sup> siècle. Ensuite, en 1260, elle est citée comme n'étant pas entièrement voûtée. Enfin, en dépit d'aménagements défensifs réalisés dans la deuxième moitié du XIV<sup>e</sup> siècle, le monument religieux ne paraît pas avoir connu de modifications importantes. Il reste donc, si possible, à prouver que l'église appartient bien au XIII<sup>e</sup> siècle et à affiner la chronologie.

## II. Une église au plan typique du XIII<sup>e</sup> siècle :

L'ancienne église des Hospitaliers de Saint-Jean, désormais église paroissiale, est dédiée à saint Martin et à saint Jean-Baptiste, patron de l'ordre. Entièrement construit en briques, c'est un édifice de grandes dimensions si on le compare à la taille de la sauveté qui va donner naissance au village de Poucharramet<sup>18</sup> (Fig. 1). Le premier élément remarquable de cette église est son plan, très simple. Il s'agit d'un rectangle allongé, divisé en trois travées carrées, orienté ouest-est (Fig. 2). Chaque travée est éclairée par une étroite baie en plein cintre, plus ou moins longue, percée dans les deux murs gouttereaux, tandis qu'un triplet apporte une lumière plus abondante dans la dernière travée orientale servant de chœur. A l'ouest, une fenêtre éclaire la première travée, au-dessus du portail. Ce plan, consistant en une nef à vaisseau unique et chevet plat, confirme non seulement la pérennité de formes locales anciennes et romanes, mais aussi une évolution conduisant progressivement à l'architecture gothique. En effet, dans l'étude réalisée il y a quelques années, j'ai montré que, depuis l'époque romane, un certain nombre d'édifices régionaux, notamment en Gascogne centrale<sup>19</sup>, présentait des analogies avec l'église de Poucharramet.

Effectivement, un certain nombre d'édifices de Gascogne centrale, aujourd'hui situés dans le département du Gers, témoigne de cette ambivalence. Dès le début de l'époque romane, de nombreuses églises, le plus souvent rurales, présentent un plan rudimentaire, répondant parfaitement aux exigences et aux besoins d'une population réduite. Ces constructions ont été inventoriées et

---

<sup>14</sup>. *Idem*, p. 183-188.

<sup>15</sup>. *Idem*, p. 188.

<sup>16</sup>. De nombreux auteurs, en particulier Raymond REY, *Les vieilles églises fortifiées*, Paris, 1925, p. 194-195, déclarent que l'église était fortifiée dès l'origine. L'analyse archéologique ne nous permet pas d'en venir à de telles conclusions et d'ailleurs, la plupart des édifices appartenant aux Hospitaliers de Saint-Jean de Jérusalem dans le Sud-Ouest de la France n'ont pas de système de fortification au XII<sup>e</sup> siècle. On peut dès lors en conclure que le texte de 1367 correspond aux travaux de défense réalisés à l'église.

<sup>17</sup>. Ces éléments défensifs, considérés comme des « signes féodaux », furent détruits en 1794.

<sup>18</sup>. En effet, l'église mesure 27 m de long, 8,50 m de large pour 12,50 m de hauteur sous voûte.

<sup>19</sup>. Il faut aussi garder à l'esprit que Poucharramet n'est situé qu'à quelques kilomètres du Gers et que la paroisse fit partie, de 1317 à 1801, du diocèse de Lombez.

étudiées par Paul Mesplé qui a réussi à classer ces églises suivant une typologie bien précise<sup>20</sup>. On trouve alors des églises de plan rectangulaire, généralement petites et charpentées, sans saillies extérieures de type transept, chapelles ou sacristie. Une évolution apparaît toutefois dans le plan à deux rectangles accolés, le plus étroit servant de chœur. Ce dernier peut être voûté et plus ou moins décoré pour être mis en valeur par rapport au rectangle principal, réservé aux fidèles, le plus souvent surmonté d'une simple charpente. Mais le transept et les chapelles latérales sont encore une fois absents. Ensuite, on note aussi le succès du plan rectangulaire se terminant par une abside semi-circulaire, extrêmement courant dans le Midi de la France<sup>21</sup>.

Ce qui est intéressant, c'est la persistance de cette formule au cours du XII<sup>e</sup> siècle, mais surtout du XIII<sup>e</sup> siècle, grâce à la présence de religieux installés sur deux des chemins menant à Saint-Jacques de Compostelle, la voie d'Arles et la voie du Puy, qui traversent la Gascogne centrale<sup>22</sup>. Parmi ces communautés, on trouve notamment des ordres hospitaliers et militaires qui fondent des commanderies, des églises et des hôpitaux, comme c'est le cas à Poucharramet. On trouve, par exemple, des hôpitaux fondés par les moines Antonins, des commanderies de Templiers, des établissements relevant des Hospitaliers de Saint-Jean. En effectuant des comparaisons avec des monuments régionaux, j'ai pu rattacher l'église de Poucharramet à toute une série d'édifices du XIII<sup>e</sup> siècle présentant de nombreuses analogies<sup>23</sup>.

En fait, l'étude de ces deux édifices rectangulaires qui présentent de sérieuses similitudes entre eux, ainsi qu'avec l'église de Poucharramet, doit être replacée dans un contexte architectural et chronologique bien plus large qui concerne une zone géographique beaucoup plus étendue que la seule Gascogne centrale. En effet, la comparaison avec d'autres exemples a permis de mieux comprendre l'apport de ce type de construction à l'architecture gothique gasconne<sup>24</sup>.

L'église des Hospitaliers de Saint-Jean de Jérusalem à Poucharramet n'est-elle influencée que par les constructions des ordres militaires du Sud-Ouest de la France ?

En dépit des nombreuses parentés rappelées plus haut, il semble bien que non. En effet, la position géographique de cette église du Savès atteste d'une influence double, gasconne et toulousaine. Si nous venons d'expliquer les liens entre cette église et d'autres situés en Gascogne centrale, il reste à démontrer en quoi consiste l'influence languedocienne. Cette relation est visible à travers la construction de la nef de la cathédrale Saint-Etienne de Toulouse, réalisée dans la première moitié du XIII<sup>e</sup> siècle (Fig. 3). A ce moment-là, on décide de reconstruire la cathédrale en prenant appui sur les murs de l'église romane antérieure. Aujourd'hui, sont conservées trois des quatre travées qui composaient la nef de cette cathédrale gothique. Cette « vieille nef » est considérée comme le premier édifice dans lequel on retrouve les principales caractéristiques du gothique méridional<sup>25</sup>. Il

---

<sup>20</sup>. Paul MESPLÉ, « Les plans des églises romanes du Gers », art. cit., p. 75-129.

<sup>21</sup>. *Idem*, p. 75-78.

<sup>22</sup>. Christophe BALAGNA, « A l'aube de l'art gothique, un édifice témoin : l'église de Poucharramet (Haute-Garonne) », art. cit., p. 3.

<sup>23</sup>. Je pense notamment aux églises gasconnes de l'Hôpital-Sainte-Christie à Cravencères et de Lau à Laujuzan. Christophe BALAGNA, « L'influence des ordres hospitaliers et militaires dans l'émergence de l'architecture gothique en Gascogne et Toulousain », dans *Les ordres religieux militaires dans le Midi (XII<sup>e</sup>-XIV<sup>e</sup> siècles)*, 41<sup>e</sup> Cahiers de Fanjeaux, Toulouse, 2006, p. 213-238.

<sup>24</sup>. On peut notamment effectuer ces comparaisons avec la région girondine, mais aussi tout l'ouest de la France, et en particulier avec la région limousine. En effet, les études de Claude ANDRAULT-SCHMITT, dans *Limousin gothique*, Paris, 1998, p. 28-29 montrent l'importance du plan rectangulaire et de l'usage du berceau brisé. Ces éléments constituent dans la région un signe de progrès et de modernité. Les églises de Meymac, Arnac, Saint-Angel ou Saint-Sulpice-Laurière en font foi. On peut également citer l'article fondateur de Charles HIGOUNET et Jacques GARDELLES, « L'architecture des ordres militaires dans le Sud-Ouest de la France », dans *Actes du 87<sup>ème</sup> Congrès des Sociétés Savantes, Poitiers, 1962-1963*, Comité des Travaux historiques et scientifiques, Paris, 1963, p. 173-194.

<sup>25</sup>. La bibliographie concernant cet édifice est très importante. En dernier lieu, on consultera Quitterie CAZES et Olivier TESTARD, « Saint-Etienne de Toulouse : de la cathédrale romane à la première cathédrale gothique », dans *Congrès Archéologique de France, Monuments en Toulousain et Comminges*, 1996, Paris, 2002, p. 205-211.

s'agit d'une vaste salle de 19 m de large, proportions jusqu'alors inusitées dans l'architecture religieuse du Midi<sup>26</sup>.

Cet édifice a été construit par l'évêque Foulque, personnalité marquante de la deuxième moitié du XII<sup>e</sup> siècle et du premier tiers du siècle suivant. Il fut notamment marchand, troubadour, moine puis abbé de l'abbaye cistercienne du Thoronet, en Provence, enfin évêque de Toulouse de 1205 jusqu'à sa mort, survenue en décembre 1231<sup>27</sup>. Ce grand espace rectangulaire, sans bas-côtés, ni transept, était voué à l'accueil et au rassemblement du maximum de fidèles venus écouter la prédication de l'orateur. D'un point de vue chronologique, les travaux ont sans doute commencé dès l'accession de Foulque sur le trône épiscopal pour être achevés vers le milieu du siècle.

La construction de la nef de la cathédrale de Toulouse va influencer un certain nombre d'édifices contemporains du Midi de la France. En effet, à partir du deuxième quart du XIII<sup>e</sup> siècle, les solutions architecturales utilisées à Toulouse vont se diffuser dans une zone géographique relativement vaste autour de Toulouse, en particulier en Albigeois, où l'on va adopter la formule de la nef à vaisseau unique terminée par un chevet plat. C'est par exemple le cas à l'église Notre-Dame du Bourg de Rabastens vers 1250, à Saint-Alain de Lavaur à partir de 1254, à Saint-Jean de Najac, en Rouergue, vers 1258, ... . Ce type de plan fut aussi adopté par les ordres mendiants, mais ils remplaceront le plus souvent le chevet plat par un chœur de forme polygonale.

L'intérêt du plan de l'église de Poucharramet est donc bien visible puisqu'il correspond à deux influences qui s'expliquent par la nature des commanditaires, par la date de la mise en chantier de la construction ainsi que par sa position géographique. En effet, située aux confins du Toulousain et de la Gascogne, l'église a été construite sur le modèle offert par les bâtiments élevés par les ordres hospitaliers et militaires dans le Midi de la France, et en particulier en Gascogne centrale, dans la première moitié du XIII<sup>e</sup> siècle. Mais au même moment, ce plan rectangulaire simple est également choisi pour la reconstruction d'un chantier d'importance, la nef du siège épiscopal de Toulouse, plan qui va d'ailleurs se retrouver dans d'autres grandes églises du Midi. La conjonction de ces deux facteurs explique la relative précocité du chantier de Poucharramet qui a pu démarrer dans le premier quart du XIII<sup>e</sup> siècle.

### III. Une église voûtée d'ogives :

Si l'analyse du plan nous a permis de faire l'hypothèse de la construction de l'église de Poucharramet dans la première moitié du XIII<sup>e</sup> siècle, ce qui d'ailleurs semble confirmer par les rares textes encore à notre disposition, il reste encore à justifier cette interprétation par d'autres éléments plus concrets. Le voûtement utilisé en fait partie. En effet, la nouveauté principale de l'église Saint-Martin-et-Saint-Jean-Baptiste par rapport aux autres constructions des Hospitaliers de Saint-Jean de Jérusalem édifiées dans la première moitié du XIII<sup>e</sup> siècle dans le Sud-Ouest de la France réside dans le mode de couverture utilisé. Les constructeurs ont abandonné la voûte en berceau brisé pour une voûte d'ogives quadripartites sur plan carré, les voûtes étant séparées les unes des autres par un arc doubleau, de profil brisé (Fig. 4). L'utilisation de la voûte d'ogives dans cet édifice s'est peut-être imposée au regard de la largeur intérieure de l'édifice, assez importante. De même, la proximité du chantier toulousain de la cathédrale Saint-Etienne peut expliquer les raisons de ce choix. Il est d'ailleurs pertinent de noter l'importance du profil des différents arcs dans la progression du chantier. On note effectivement que les fenêtres des murs gouttereaux et du triplet sont toutes en plein cintre, alors que les arcs doubleaux et les voussures du portail d'entrée sont de forme brisée<sup>28</sup>. On peut donc en conclure que le chantier a avancé d'est en ouest, avec la construction de toute la hauteur de l'édifice

---

<sup>26</sup>. Au départ, il y avait quatre travées mais la plus orientale a disparu au XV<sup>e</sup> siècle lors de travaux menés par Jean d'Orléans. Cela donnait alors un espace rectangulaire de 60 m de long sur 19 m de large.

<sup>27</sup>. Patrice CABAU, « Foulque, marchand et troubadour de Marseille, moine et abbé du Thoronet, évêque de Toulouse (v. 1155/1160-25.12.1231) », dans *Les Cisterciens de Languedoc (XIII<sup>e</sup>- XIV<sup>e</sup> s.)*, Cahiers de Fanjeaux, t. 21, Toulouse, 1986, p. 151-179.

<sup>28</sup>. Le clocher-mur occidental possède cinq ouvertures superposées de forme brisée. Il peut appartenir à la fin du chantier ou être plus tardif.

jusqu'au niveau des arcs, baies incluses. Ensuite, on a procédé au voûtement, faisant intervenir des voûtes d'ogives sur travées carrées reliées par des doubleaux. Enfin, on a procédé au percement du portail ouest et à la réalisation de son décor sculpté. A ce moment-là, l'arc brisé remplace totalement l'arc en plein cintre.

La ressemblance avec le chantier de la cathédrale toulousaine intervient aussi au niveau des matériaux, puisque la brique est à nouveau utilisée pour les parties portantes : arcs doubleaux, arcs formerets et nervures sont construits en briques<sup>29</sup>. En revanche, les clefs de voûte sont en pierre, pour une meilleure liaison entre les différents éléments, ainsi que les supports des arcs, consoles ou chapiteaux. A l'extérieur, les contreforts, hauts et larges, sont également en briques et ils s'amincissent à leur extrémité supérieure, sans doute retailés au moment de la fortification de l'édifice au XIV<sup>e</sup> siècle. Placés dans l'axe des arcs doubleaux, ils épaulent parfaitement la voûte d'ogives.

Ici s'arrête la ressemblance avec la cathédrale Saint-Etienne. En effet, dans ce dernier édifice, on note des difficultés à unifier les différentes parties de l'élévation puisque les nervures de profil rectangulaire retombent en sifflet ou en biseau entre le support et le mur de manière maladroite. A Toulouse, cela dénote une influence cistercienne qui peut s'expliquer par la personnalité de l'évêque Foulque, lequel, en tant qu'ancien moine cistercien, a probablement fait appel à des maçons faisant partie de son entourage. D'ailleurs ce type de couverture comportant des arcs doubleaux, des clefs de voûte et des nervures en sifflet s'observe dans de nombreux édifices cisterciens de la fin du XII<sup>e</sup> siècle et du premier quart du XIII<sup>e</sup> siècle dans le Midi de la France. Encore une fois, les édifices cisterciens de Gascogne centrale peuvent fournir de précieux éléments de réponse<sup>30</sup>.

Si le voûtement de l'église de Poucharramet semble lui aussi accréditer l'hypothèse d'une église du XIII<sup>e</sup> siècle, l'analyse de la mise en place de ce voûtement et du profil des nervures permet de se montrer un peu plus précis. En effet, les voûtes d'ogives de Poucharramet témoignent d'améliorations par rapport à Toulouse. Tout d'abord, les nervures ont perdu leur profil quadrangulaire massif pour une mouluration plus recherchée, bien que les doubleaux et les formerets soient restés rectangulaires. Il s'agit d'un intrados plat séparé des deux côtés par un cavet assez prononcé d'un large méplat. Cela démontre la volonté de mettre en valeur les nervures par rapport au reste du voûtement et de les alléger pour des raisons esthétiques (Fig. 5). Ensuite, on remarque que le système de retombée des nervures apparaît mieux compris qu'à Toulouse. Ici, la nervure conserve son profil à sa base et est reçue par la saillie du tailloir (Fig. 6). Ainsi, chaque élément de la voûte possède son propre support : le doubleau repose sur une énorme console surmontée d'un chapiteau et d'un tailloir qui forme un retour à l'angle pour accueillir la nervure. Quant aux formerets, ils reposent sur une console plus petite qui reprend la structure et la composition du chapiteau central surmonté de son tailloir.

En observant en détail le système des retombées, j'ai montré que l'on pouvait déceler quelques différences de structure et de modénature qui plaident en faveur d'une progression bien précise de la construction des voûtes. En effet, les supports des doubleaux, nervures et formerets de la première travée diffèrent sensiblement de ceux séparant la deuxième travée de la travée de chœur. Pour le premier doubleau, la console est constituée d'une succession de tores horizontaux alternant avec des méplats et surmontée d'un chapiteau rectangulaire dont la corbeille concave reçoit le décor sculpté. Quant à la nervure, elle repose de manière encore un peu gauche sur le retour que forme, dans l'angle, le tailloir du chapiteau avec le tailloir de la console qui supporte la base de l'arc formeret (Fig. 6).

En revanche, le système est mieux compris pour le doubleau suivant. Ce dernier repose sur une console de moindres dimensions, constituée ici de deux tores reliés par un cavet, par l'intermédiaire d'un large tailloir prismatique qui coiffe également deux consoles polygonales placées à la retombée des nervures. Nous avons donc ici une adéquation plus harmonieuse entre l'arc et son

---

<sup>29</sup>. Le détail de l'appareil est difficilement visible aujourd'hui à cause du décor peint du XIX<sup>e</sup> siècle. En revanche, l'extrados des voûtes est apparent.

<sup>30</sup>. C'est par exemple le cas à Flaran, près de Valence-sur-Baïse, à Berdoues, près de Mirande ou à Planselve, près de Gimont. Christophe BALAGNA, *L'architecture gothique religieuse en Gascogne centrale*, thèse de doctorat Nouveau Régime, Université de Toulouse-Le Mirail, 2000, t. I, p. 56-101.

support puisque la nervure repose, grâce à la largeur plus importante du tailloir, sur une console spécialement conçue à cet effet. Doubleaux et nervures sont alors ici mis en valeur au détriment des formerets, accueillis par un culot simplement mouluré, mais toujours unifié au tailloir principal (Fig. 7).

Enfin, les supports disposés aux quatre angles de l'église renforcent l'hypothèse d'une mise en place des voûtes d'ouest en est. Aux angles nord-ouest et sud-ouest, nous retrouvons le tailloir mouluré de cavets et de tores qui accueille en son centre la retombée de la nervure légèrement amincie (Fig. 8), tandis qu'aux angles nord-est et sud-est, on retrouve une partie du système cohérent décrit plus haut puisque la nervure repose parfaitement sur une console prismatique surmontée de ce tailloir biseauté dont les retours sont placés à la base des arcs formerets (Fig. 9). Si la construction de l'édifice s'est déroulée d'est en ouest, on peut penser que son voûtement s'est fait d'ouest en est, avec probablement un arrêt dans sa mise en œuvre entre la deuxième et la troisième travée. Cela a entraîné une transformation subtile dans l'élévation, due peut-être à un changement de maître d'œuvre.

Dans la deuxième moitié du XIII<sup>e</sup> siècle et au début du XIV<sup>e</sup> siècle, ce type d'édifice religieux à nef à vaisseau unique et chevet plat va connaître un deuxième souffle, toujours par l'intermédiaire des commanditaires hospitaliers et militaires. En effet, d'autres constructions vont être édifiées, en intégrant totalement les nouvelles techniques de construction, apparues dans des églises gasconnes de la première moitié du XIII<sup>e</sup> siècle. Encore une fois, nous pouvons effectuer de fructueux rapprochements avec une autre construction religieuse de Gascogne centrale. Il s'agit de l'église de Saint-Christaud<sup>31</sup>, située au sud-ouest de l'actuel département du Gers, sur la voie de pèlerinage qui va d'Arles, en passant par Toulouse, à Compostelle (Fig. 10). Cela explique pourquoi l'église est dédiée à saint Christophe, patron des voyageurs. Tout concourt à rapprocher Saint-Christaud de Poucharramet. Tout d'abord, le village de Saint-Christaud est probablement une sauveté fondée par les Templiers, auxquels a succédé une communauté de moines Antonins, venus de Toulouse. Ils y auraient établi un hôpital dédié aux pèlerins et aux voyageurs ainsi qu'une église, celle que l'on peut admirer aujourd'hui, qui a remplacé un premier édifice religieux, qu'Oger, comte de Pardiac, a donné à l'archevêque d'Auch en 1088.

L'église, aujourd'hui paroissiale, est intéressante à plus d'un titre. C'est tout d'abord un édifice parfaitement conservé qui n'a subi que quelques transformations de détail au cours du XIX<sup>e</sup> siècle et qui jouit d'une situation remarquable, placé tel un joyau sur la crête d'un promontoire rocheux qui domine la région et dont le panorama s'étend au sud jusqu'aux Pyrénées. Ensuite, la construction peut être bien datée, non seulement par l'analyse archéologique, mais également grâce à une inscription gravée sur une pierre carrée de 80 cm de côté, conservée au musée des Augustins de Toulouse. Cette inscription, que l'on a retrouvé sur un des supports de l'église révèle que « *l'an 1260, Pierre de Monlaur fit faire ce pilier pour l'âme des siens, de son père et de sa mère, et pour celles et ceux de tout son lignage, déjà nés ou encore à naître* ». On peut donc en conclure que ce seigneur local a participé financièrement à la construction de l'église, laquelle était en construction vers le milieu du XIII<sup>e</sup> siècle. C'est donc un édifice qui semble tout à fait contemporain de l'église de Poucharramet.

L'église, qui mesure environ 26 m de long et 10 m de large, c'est-à-dire des dimensions très proches de l'église savésienne, lui ressemble aussi au niveau du plan puisque c'est un édifice rectangulaire divisé en trois travées presque carrées. A l'extérieur, comme à Poucharramet, la qualité de la construction frappe par l'harmonie des parements de brique, matériau tout à fait original dans cette région de pierre qui confirme la provenance « toulousaine » de cette communauté de moines Antonins, par la régularité du percement des fenêtres en plein cintre à double ébrasement et par l'impression de stabilité qui se dégage des contreforts massifs placés au droit des arcs doubleaux et aux extrémités du bâtiment, de manière perpendiculaire l'un à l'autre. Tous ces éléments confèrent à l'édifice une grande simplicité et une admirable rigueur. C'est aussi à l'intérieur qu'on peut continuer à effectuer des rapprochements avec l'église haut-garonnaise. La nef, constituée de trois travées dont la plus orientale sert de chœur, est surmontée d'une voûte d'ogives quadripartites qui se prête

---

<sup>31</sup>. *Idem*, p. 123-132.

admirablement au plan carré des travées. Les nervures aux angles abattus aboutissent à une véritable clef de voûte circulaire et sculptée.

La nouveauté réside surtout dans l'élévation intérieure et dans le système des retombées des nervures et des supports. Ici, le problème des tâtonnements et des maladresses de Poucharramet a été parfaitement résolu. Les larges doubleaux de brique, eux aussi chanfreinés, épaulent la voûte également en brique et retombent sur des pilastres saillants. Un chapiteau-frise marque la retombée de cet arc. Les nervures et les arcs formerets prismatiques, reposent sur un élément qui leur est réservé. Le pilastre central est accosté de deux supports rectangulaires plus petits qui reçoivent, l'un l'arc diagonal, l'autre l'arc formeret. Quant à la frise sculptée, elle se prolonge sur les supports latéraux, renforçant l'unité de l'ensemble. Dans les angles, le système répond à celui des doubleaux : deux fins pilastres placés perpendiculairement reçoivent la retombée des formerets latéraux, tandis que la console placée au centre accueille la nervure.

A l'extérieur, l'ensemble est épaulé par les contreforts très larges et très saillants placés au niveau des doubleaux de la nef et jumelés en équerre aux extrémités ouest et est de l'édifice<sup>32</sup>. Ils témoignent du sérieux des constructeurs et de la solidité de l'ouvrage. On peut désormais juger des accointances entre Poucharramet et Saint-Christaud. On peut simplement remarquer que le mode de couverture et surtout la liaison entre supports et arcs paraissent plus aboutis dans l'église gersoise que dans l'église des Hospitaliers de Saint-Jean. C'est pourquoi on datera le voûtement de la nef de Saint-Christaud du troisième quart du XIII<sup>e</sup> siècle.

#### **IV. Un décor sculpté archaïque et novateur :**

On le voit, l'étude du voûtement de l'église, les liens avec la vieille nef de la cathédrale Saint-Etienne de Toulouse, les comparaisons fructueuses que l'on peut faire avec la remarquable église gersoise de Saint-Christaud semblent bien confirmer l'appartenance de l'église de Poucharramet au XIII<sup>e</sup> siècle. On pourra encore confirmer cela avec l'étude du décor sculpté situé à la fois à l'intérieur et à l'extérieur de l'édifice. Cette ornementation concerne les trois clefs de voûte, les chapiteaux et les consoles situés à la retombée des arcs, ainsi que le portail occidental. Comme nous allons le voir, ce décor a vraisemblablement été réalisé en deux, voire trois campagnes distinctes correspondant à la marche des travaux et il est encore une fois caractéristique des différentes influences artistiques dont l'église a bénéficié.

Commençons par rappeler les caractéristiques du décor sculpté qui est placé à la retombée des nervures, des arcs formerets et des arcs doubleaux. Il témoigne pour sa plus grande part des difficultés qu'ont les sculpteurs du XIII<sup>e</sup> siècle à s'affranchir des formes et des conventions de l'époque romane. En effet, nous sommes à une période de transition artistique, entre les derniers feux jetés par la sculpture romane encore très vivace dans cette partie du Midi de la France après 1200 et l'arrivée inéluctable d'un style original et nouveau qui commence à se diffuser dans les édifices religieux ayant adopté la voûte d'ogives. D'ailleurs, l'emplacement, la structure et le décor de ces éléments sculptés confirment la datation proposée pour le couverture de l'édifice. Aux angles nord-ouest et sud-ouest, la sculpture évoque par certains côtés l'époque romane<sup>33</sup>. Au nord-ouest, placée directement sous la nervure, on trouve un visage humain, en fort relief et aux traits grossiers, encadré par une chevelure retombant sur les côtés du visage en formant un léger bourrelet qui pourrait rappeler de façon médiocre la « mode saint Louis », en vogue dans la sculpture gothique méridionale du XIII<sup>e</sup> siècle et du début du siècle suivant<sup>34</sup>, alors que la frange composée de traits verticaux légèrement incisés

---

<sup>32</sup>. Ce système de double épaulement aux angles se retrouve dans d'autres édifices religieux de Gascogne centrale, cf. Christophe BALAGNA, *L'architecture gothique religieuse ...*, op. cit., t. I, p. 133-178.

<sup>33</sup>. Christophe BALAGNA, « A l'aube de l'art gothique, un édifice témoin : l'église de Poucharramet (Haute-Garonne) », art. cit., p. 12-24.

<sup>34</sup>. Michèle PRADALIER-SCHLUMBERGER, *Toulouse et le Languedoc : la sculpture gothique, XIII<sup>e</sup>-XIV<sup>e</sup> siècles*, Toulouse, 1998, p. 45-117.

occupe toute la largeur du visage et est implantée très bas sur le front. L'autre élément intéressant réside dans la manière qu'a utilisée le sculpteur pour accueillir l'angle des arcs formerets puisqu'on y trouve deux étroites feuilles lisses se terminant en une boule attachée à l'extrémité supérieure de la feuille, dans la plus pure tradition de la sculpture cistercienne de la fin du XII<sup>e</sup> siècle et de la première moitié du XIII<sup>e</sup> siècle<sup>35</sup> (Fig. 11). A l'angle sud-ouest, la scène oppose de manière très réussie un homme, couronné et portant un long vêtement aux plis verticaux, à deux dragons aux ailes déployées qu'il tente d'étouffer avec ses bras tout en les maintenant fermement contre lui. Le thème évoquant la lutte entre les forces du bien et celles du mal, la composition rigoureuse, le traitement du corps des oiseaux et de leurs ailes peuvent rappeler de façon assez lointaine la sculpture de l'atelier du maître de la Porte des Comtes à Saint-Sernin de Toulouse à la fin du XI<sup>e</sup> siècle<sup>36</sup>, dont on retrouvera le style dans bon nombre d'édifices religieux des environs de Toulouse, de Gascogne ou de l'Albigeois jusque vers le milieu du siècle suivant.

La sculpture du premier arc doubleau, côté nord et côté sud, exprime elle aussi la difficulté à se libérer des traditions locales. C'est particulièrement le cas côté sud, où l'on trouve des motifs tour à tour romans et gothiques. En effet, sur le chapiteau central, sont utilisées des feuilles rappelant la flore naturaliste gothique avec une feuille de vigne et deux feuilles de chêne sur les côtés, et deux lions adossés, au corps démesurément long et à la gueule disposée à chaque angle (Fig. 6). Ces lions rappellent d'ailleurs un type iconographique et stylistique présent dans des édifices de Gascogne, dans l'abbatiale de Saint-Sever-sur-l'Adour<sup>37</sup>, dans la crypte Saint-Girons d'Hagetmau<sup>38</sup> ou dans la chapelle Saint-Jean-Baptiste de Mazères à Castelnau-Rivière-Basse<sup>39</sup>, dans le premier quart du XII<sup>e</sup> siècle. On peut voir toute la différence de qualité entre l'œuvre originale et son dernier avatar réalisé plus d'un siècle plus tard : à Poucharramet, l'harmonie des proportions est inexistante et le soin apporté au traitement de détail a totalement disparu. Enfin, remarquons que la queue des lions évoque une véritable feuille, amorce du feuillage gothique. Les consoles placées à la base des arcs formerets sud et nord de la première travée, ainsi que le décor du chapiteau central du doubleau nord témoignent du succès du bestiaire médiéval, peuplé d'animaux réels et fantastiques<sup>40</sup>. Que peut bien signifier tout ce bestiaire fantastique ? Le sculpteur a peut-être laissé libre cours à son imagination sans recourir à un programme iconographique précis, tout en faisant allusion à des formes, des motifs présents depuis longtemps dans la sculpture romane méridionale dont on voit ici qu'elle a perduré au moins jusqu'au milieu du XIII<sup>e</sup> siècle. Pour certains auteurs<sup>41</sup>, la présence d'oiseaux à tête humaine coiffés d'un bonnet pourrait évoquer une vengeance ecclésiastique destinée à tourner en dérision un évêque. La harpie couronnée pourrait tout aussi bien être destinée à ridiculiser seigneurs et puissants, sinon des monarques. Il est d'ailleurs mentionné un procès entre les religieux de Poucharramet et

<sup>35</sup>. Encore une fois, les rapprochements avec les édifices cisterciens de Gascogne centrale sont tout à fait pertinents, cf. Christophe BALAGNA, *L'architecture gothique religieuse en Gascogne centrale, op. cit.*, t. I, p. 56-101 ; « Quelques chapiteaux romans et gothiques de l'ancienne abbaye de La Case-Dieu (Gers) », dans *Actes de la 21<sup>e</sup> Journée des Archéologues Gersois*, (Vic-Fezensac 1999), Auch, 2000, p. 100-133 ; « Le fonds lapidaire du musée des Beaux-Arts de Mirande (Gers) », dans *Mémoires de la Société Archéologique du Midi de la France*, t. LXI, 2001, p. 111-118 ; « Les éléments lapidaires de l'ancien cloître de Maubourguet (Hautes-Pyrénées) », dans *Mémoires de la Société Archéologique du Midi de la France*, t. LXVIII, 2008, p. 307-313 ; « Quelques remarques sur les éléments sculptés du fonds lapidaire de l'ancienne abbaye cistercienne de Berdoues (Gers) », dans *Bulletin de la Société Archéologique du Gers*, 2010, p. 260-289 ; « De nouveaux éléments lapidaires de l'ancienne abbaye de la Case-Dieu (Gers) », communication présentée lors de la 31<sup>e</sup> Journée des Archéologues Gersois à Monfort (Gers), dans *Bulletin de la Société Archéologique du Gers*, 2012, p. 236-243.

<sup>36</sup>. Abbé Jean CABANOT, « Le décor sculpté de la basilique Saint-Sernin de Toulouse », dans *Bulletin Monumental*, 1974, p. 99-145.

<sup>37</sup>. Abbé Jean CABANOT, *Les débuts de la sculpture romane dans le Sud-Ouest de la France*, Paris, 1987.

<sup>38</sup>. *Idem*.

<sup>39</sup>. Abbé Jean CABANOT, « L'église Saint-Jean de Mazères et le problème des origines de la sculpture romane dans le sud-ouest de la France », dans *Bulletin de la Société de Borda*, 1969, p. 409-435.

<sup>40</sup>. Christophe BALAGNA, « A l'aube de l'art gothique, un édifice témoin : l'église de Poucharramet (Haute-Garonne) », art. cit., p. 16-18.

<sup>41</sup>. Théophile DESPIS, *Notes archéologiques sur l'église fortifiée de Poucharramet*, Toulouse, 1914 ; Antoine de GAULÉJAC, « Les Hospitaliers de Saint-Jean de Jérusalem ... », art. cit., p. 183-188 ; Caroline MIQUEL, « Monuments et mobilier de la période médiévale du canton de Rieumes (Haute-Garonne) », dans *Archéo en Savès*, n° 12, octobre 1997, p. 33-64.

l'évêque de Comminges en 1334. Malheureusement, ce procès s'est tenu presque un siècle après la réalisation de ce décor sculpté dont le caractère rustique et naïf le fait appartenir tout entier au XIII<sup>e</sup> siècle. Mais cette erreur chronologique ne suffit pas à rejeter cette hypothèse. On a pu voir qu'au XIII<sup>e</sup> siècle, les Hospitaliers de Saint-Jean connurent de nombreux soucis avec des seigneurs laïcs. Pourquoi n'en eurent-ils pas avec des religieux ? On sait que ces ordres militaires et hospitaliers, dépendant directement du Pape, connurent parfois des conflits avec des chapitres séculiers et des évêques, en particulier sur des questions de droit ou de possession de biens agricoles et immobiliers. Quant au point de vue stylistique, il semble que tous ces éléments sculptés appartiennent au même artiste. En effet, les traits des visages, les postures, le tracé des mèches sur les animaux sont partout identiques.

A partir du doubleau suivant, celui séparant la deuxième travée de la travée de chœur, le décor se fait plus rare, les références au style gothique contemporain sont plus nettes, tandis que celles rappelant la tradition romane ont tendance à disparaître. Côté sud, nous n'avons plus que deux consoles d'angle servant à matérialiser la naissance des nervures. A droite, la console est polygonale et lisse, à l'exception d'un bouton de fleur à sa base. A gauche, on voit deux oiseaux affrontés, aux cous entrelacés, en train de se battre. Au nord, la scène de combat est reproduite sur la console de gauche. Deux quadrupèdes placés l'un au-dessus de l'autre et s'entre-dévorant ont remplacé les deux oiseaux d'en face (Fig. 7). A droite, j'ai proposé de reconnaître une tête de porc au museau saillant et aux oreilles pointues tenant dans sa gueule des feuilles de chêne aux tiges desquelles sont accrochés des glands peu ressemblants. Enfin, les deux consoles des angles nord-est et sud-est appartiennent également à ce monde toujours médiéval mais moins imaginaire. Au sud-est, une tête de bélier aux larges cornes est soulignée d'une frise végétale, tandis qu'au nord, une tête humaine, au cou énorme et coiffée à la mode Saint Louis soutient le départ de la nervure (Fig. 9). Ici, la chevelure a fait l'objet d'un soin particulier, traitée en fines mèches superposées donnant l'illusion de la profondeur sur les côtés du visage. De nombreux édifices méridionaux de la deuxième moitié du XIII<sup>e</sup> siècle et de la première moitié du siècle suivant arborent ce type de console à visage masculin ou féminin, encadré par une chevelure identique. Encore une fois, l'architecture gothique religieuse de Gascogne centrale permet de faire de nombreux rapprochements, ainsi que des édifices de la deuxième moitié du XIII<sup>e</sup> siècle, influencés par les grands chantiers languedociens<sup>42</sup>.

On remarque donc que la sculpture de cette partie orientale de l'église est bien différente de celle visible dans sa partie occidentale. Supports, compositions d'ensemble, motifs utilisés et style paraissent totalement correspondre à l'achèvement de l'édifice dans un moment plus tardif du XIII<sup>e</sup> siècle. La sculpture est ici véritablement gothique : abandon de motifs fantastiques, accent porté sur la représentation d'un monde réaliste, peuplé d'animaux qui se battent ou se nourrissent, accompagné par une figure humaine traitée de manière naturaliste. D'ailleurs, la figure du porc et celle du bélier évoquent pleinement le monde contemporain de la construction du sanctuaire, celui des Hospitaliers de Saint-Jean. S'ils viennent en aide aux pèlerins et aux malades, vivant dans la chasteté, la pauvreté et l'obéissance comme la plupart des communautés monastiques d'Occident, ils possèdent également des terres qu'ils cultivent et des animaux qu'ils élèvent. Porcs, moutons, brebis, béliers font donc partie de l'univers des moines. Il est donc normal que l'on retrouve ces animaux à l'intérieur des édifices religieux, où nourritures matérielles et spirituelles sont intimement liées. On pourrait donc envisager que le voûtement de l'édifice religieux a commencé par la première travée ouest, pour se prolonger vers l'est par le voûtement de la travée centrale puis de la travée de chœur.

La partie la plus récente du décor sculpté de l'église de Poucharramet est son portail occidental, lequel représente le mieux la transition entre sculpture romane et sculpture gothique (Fig. 12). De forme nettement brisée, il se compose d'une série de quatre voussures en brique, celle de l'intérieur étant reçue sur une mince colonnette de pierre surmontée d'une imposte formant retour,

---

<sup>42</sup>. Christophe BALAGNA, *L'architecture gothique religieuse en Gascogne centrale, op. cit.*, t. I, p. 179-357 et Michèle PRADALIER-SCHLUMBERGER, *Toulouse et le Languedoc : la sculpture gothique ...*, op. cit., p. 45-117.

tandis que les trois autres reposent par l'intermédiaire de chapiteaux sur des colonnettes de marbre. La mouluration des rouleaux, constituée d'une alternance de tores, de gorges et de filets, évoque la sculpture sur pierre et témoigne des possibilités esthétiques qu'offre la brique. L'ensemble est surmonté d'une archivolte composée de briques rectangulaires toutes simples. Cette structure générale évoque parfaitement les nouveaux canons de la sculpture monumentale dans le Midi de la France au XIII<sup>e</sup> siècle. En effet, à la fin du XII<sup>e</sup> siècle et au début du XIII<sup>e</sup> siècle, on note la transformation progressive du portail roman, dans la région toulousaine. La grande composition du XII<sup>e</sup> siècle disparaît petit à petit au profit d'un type de portail d'entrée plus simple, sans tympan, dont les ébrasements latéraux disparaissent et dans lequel les chapiteaux historiés sont écartés au profit de compositions à dominante ornementale, puis totalement végétale.

En ce sens, le schéma général du portail de Poucharramet dérive probablement du portail occidental de l'église des Jacobins de Toulouse, mis en place vers 1234<sup>43</sup>. Ce portail illustre bien la sculpture gothique méridionale du premier tiers du XIII<sup>e</sup> siècle : une composition d'ensemble austère, l'abandon du tympan, des séries de voussures nues moulurées en tore et encore en plein cintre, l'utilisation de plus en plus importante de la brique. De plus, on retrouve ici l'idéal de pauvreté affiché par les communautés cisterciennes et les ordres mendiants car les compositions historiées disparaissent au profit d'une décoration ornementale et végétale de plus en plus naturaliste.

Cette recherche du feuillage naturel, déjà entrevue à l'intérieur de l'église, réapparaît de manière plus réussie sur le portail occidental de l'église de Poucharramet. Les feuilles d'acanthé et palmettes de l'époque romane ainsi que les feuilles d'eau lisses ou à boules de la sculpture cistercienne ont disparu au profit d'une flore généralisée que le sculpteur réalise en prenant modèle sur des compositions végétales existant dans la nature, notamment des feuilles de lierre délicatement ourlées. Ce feuillage au naturel va ensuite caractériser le portail gothique du XIV<sup>e</sup> siècle dans le Midi de la France. En revanche, le portail de Poucharramet n'intègre pas ce type de feuillage dans sa totalité puisqu'il laisse encore une grande place dans les ébrasements à des compositions mêlant figure humaine et figure animale. Celles-ci sont disposées sur des chapiteaux tronconiques liés à la colonne par un astragale biseauté. Comme c'est souvent le cas dans cette sculpture prégothique, le tailloir est désormais incorporé à la corbeille, de façon débordante, pour encadrer les scènes et les mettre en valeur sous une arcature trilobée placée à l'intérieur d'un encadrement rectangulaire<sup>44</sup>.

On peut facilement expliquer la présence de ce cadre architecturé sur les chapiteaux de Poucharramet. Les deux portails nord et ouest de la chapelle des Templiers de Montsaunès, située dans le diocèse de Comminges à l'entrée de la vallée du Salat, appartiennent aux années 1200 et peuvent être considérés comme le point de départ d'un type de portail que l'on peut voir en Languedoc jusqu'au XIV<sup>e</sup> siècle. En revanche, les chapiteaux de Montsaunès illustrent des épisodes tirés de l'Enfance du Christ traduisant l'influence d'ateliers romans toulousains, alors qu'à Poucharramet, les thèmes historiés ont quasiment disparu, justifiant ainsi une mise en place du portail assez tardive<sup>45</sup>.

D'un point de vue stylistique, l'état de conservation des œuvres ne permet pas d'en faire une étude pertinente. On constatera simplement que nous sommes dans un art pleinement gothique : composition dynamique de la scène, chevaux aux formes galbées, visage expressif de saint Martin traité en haut relief, encadrée par une coiffure à la « mode saint Louis », corps du saint mis en valeur par un vêtement aux plis parallèles, ... . On peut légitimement penser que nous avons affaire à des sculpteurs différents de ceux ayant œuvré à l'intérieur.

La réalisation de ce portail témoigne de la difficulté pour les sculpteurs à abandonner les canons artistiques antérieurs. Si la brique a tendance à prendre le pas sur la pierre de taille, bien que celle-ci soit utilisée pour les chapiteaux et que le marbre témoigne d'un certain goût pour l'élégance et

---

<sup>43</sup>. Marcel DURLIAT, « Le portail occidental de la première église des Jacobins à Toulouse », dans *Société de l'histoire de l'art français*, 1978, p. 47-55.

<sup>44</sup>. Marcel DULIAT, « La disparition du chapiteau historié au XIII<sup>e</sup> siècle », dans *Le décor des églises en France méridionale (XIII<sup>e</sup> - mi XV<sup>e</sup> siècle)*, *Cahiers de Fanjeaux*, t. 28, Toulouse, 1993, p. 201-213.

<sup>45</sup>. Il ya encore sur ce portail des chapiteaux historiés. Christophe BALAGNA, « A l'aube de l'art gothique, un édifice témoin : l'église de Poucharramet (Haute-Garonne) », art. cit., p. 23-24.

le raffinement, et si les voussures abandonnent le plein cintre pour un profil brisé, force est de constater que l'influence romane est bien présente, en particulier dans le recours à des compositions historiées voisinant avec des feuillages naturalistes. Cela s'explique par le contexte artistique local et la forte prédominance de la sculpture romane languedocienne, surtout toulousaine, qui vit à la fin du XIII<sup>e</sup> siècle ses derniers moments. L'église templière de Montsaunès en est un parfait exemple. On peut penser que les sculpteurs du portail de Poucharramet s'en sont inspirés, tout en y incluant des éléments au naturel qui, au même moment, apparaissent petit à petit dans l'architecture religieuse méridionale. C'est pourquoi on peut proposer pour ce portail une date correspondant au dernier tiers du siècle tout en considérant que le portail de Poucharramet symbolise parfaitement le passage entre sculpture romane et sculpture gothique.

## V. Le décor des clefs de voûte et la chronologie :

Les clefs de voûte, construites en pierre pour plus de solidité, sont de forme circulaire et accueillent une décoration sculptée différente à chaque fois<sup>46</sup>. La première présente en son centre un cartouche blasonné au milieu duquel est dressé un griffon ailé, paraissant prendre appui sur l'un des montants du blason (Fig. 13). D'après certains auteurs<sup>47</sup>, ce blason aurait été mutilé à la Révolution et pourrait correspondre aux armes de Raimond de Caniac, prieur de Poucharramet de 1242 à 1253. Si cette hypothèse est pour l'heure invérifiable, elle est séduisante car elle confirme la datation fournie par l'analyse monumentale. Je préfère néanmoins laisser de côté cette clef car elle ne peut être considérée comme scientifiquement fiable.

La troisième clef de voûte, située au-dessus du chœur évoque parfaitement la destination liturgique de cette dernière travée. En effet, s'y trouve représenté l'*Agnus Dei* à l'étendard, thème très souvent placé au-dessus du maître-autel de l'église (Fig. 14). L'agneau porte le nimbe crucifère, rappelant ainsi le sacrifice du Christ et l'étendard porte en son centre une croix rouge, symbole de la Passion. On retrouve très fréquemment, aux XIII<sup>e</sup> et XIV<sup>e</sup> siècles, en particulier en Gascogne centrale mais aussi dans d'autres régions du Midi de la France, le thème de l'*Agnus Dei* sculpté sur la clef de voûte se trouvant au-dessus du chœur<sup>48</sup>. C'est notamment le cas dans l'église abbatiale de Pessan, de style gothique rayonnant et reconstruite à la fin du XIII<sup>e</sup> siècle<sup>49</sup>, ou dans l'église abbatiale de Simorre, reconstruite à la fin du XIII<sup>e</sup> siècle et au début du XIV<sup>e</sup> siècle<sup>50</sup> et probablement influencée par le chantier de Pessan qu'on peut considérer comme novateur pour la Gascogne centrale.

La deuxième clef est plus originale car elle fournit une date tout à fait précise<sup>51</sup>. Auparavant, de nombreux auteurs affirmaient que la date de 1252 se trouvait inscrite sur le pourtour de la clef. Pendant longtemps, il a été impossible de vérifier cette allégation. Il fallait donc prendre cet indice chronologique avec beaucoup de précaution bien qu'il semblât correspondre à l'étude archéologique dont il est question dans cette étude. Son décor sculpté est très intéressant (Fig. 15). On y voit un personnage masculin, debout, dont les pieds reposent sur le pourtour de la clef, sa hauteur correspondant au diamètre de celle-ci. Il porte une longue robe surmontée d'une tunique qu'il ramène

---

<sup>46</sup>. Ces clefs sculptées sont recouvertes de peintures dont il est difficile, sans un examen plus précis, de connaître exactement la date d'exécution. On peut légitimement penser qu'elles ont été réalisées en même temps que la décoration peinte de tout l'intérieur de l'église, au XIX<sup>e</sup> siècle.

<sup>47</sup>. En particulier Théophile DESPIS, *Notes archéologiques sur l'église fortifiée de Poucharramet*, op. cit.. Cette hypothèse est reprise par Caroline MIQUEL, « Monuments et mobilier de la période médiévale du canton de Rieumes (Haute-Garonne) », art. cit., p. 33-64.

<sup>48</sup>. Cf. Michèle PRADALIER-SCHLUMBERGER, *Toulouse et le Languedoc ...*, op. cit., p. 45-117.

<sup>49</sup>. Christophe BALAGNA, *L'architecture gothique religieuse ...*, op. cit., t. I, p. 142-153.

<sup>50</sup>. *Idem*, p. 153-163.

<sup>51</sup>. Je tiens tout particulièrement à remercier Henri LAVAL de m'avoir confié ses photos de qualité qui nous ont permis, à l'abbé Georges PASSERAT et à moi-même, de déchiffrer l'inscription située autour de la clef.

sur lui de la main gauche, main avec laquelle il tient un livre fermé. Il bénit de la main droite et son visage est nimbé. A sa droite, on aperçoit un blason divisé en quatre quartiers vides de tout signe<sup>52</sup>.

Placé sur la clef centrale de l'église, le saint, qui n'est donc pas Martin, occupe une position privilégiée, précédé peut-être par les armes d'un des commanditaires de l'église, Raimond de Caniac, sur la clef précédente. Nous sommes là dans un esprit parfaitement gothique, dans lequel l'architecture sert de support à la mise en place d'un décor ayant un rapport avec le vocable de l'église. Remarquons encore une fois la ressemblance avec Saint-Christaud puisque la clef placée au-dessus de la travée de chœur y présente l'image d'un évêque crossé et mitré, joignant les mains dans une attitude de recueillement et de prière au-dessus de l'autel principal. En fait, il ne s'agit pas ici de saint Martin mais de saint Jean-Baptiste, comme le révèle l'inscription du pourtour aujourd'hui déchiffrée (Fig. 16) : *Sa[nc]tus I[o]h[an]n[is] Babtista Anno D[omini] [M]CCLXXXII Facta Clavis Ista +* (Fig. 17). La date de 1282 correspond donc au voûtement de cette deuxième travée de l'église de Poucharramet, et sans doute à l'achèvement de l'église car on ne peut pas dissocier le voûtement de cette travée de la suivante, formant l'espace sacré.

## VI. Conclusion :

On a pu le constater dans cette étude, l'église de Poucharramet s'inscrit parfaitement dans ce XIII<sup>e</sup> siècle si riche en édifices religieux dignes d'intérêt. En effet, elle permet de mieux comprendre la manière dont s'est effectué le passage entre l'art roman et l'art gothique dans les domaines de l'architecture et de la sculpture. A ce titre, trois facteurs doivent absolument être pris en compte : l'implantation géographique, la période chronologique et la nature du commanditaire.

Située aux confins du Toulousain et de la Gascogne centrale, l'église de Poucharramet s'est retrouvée sous l'influence de ces deux entités géographiques, moteurs de l'architecture religieuse. Dans la région toulousaine, le substrat roman est particulièrement vivace. Les chantiers de l'abbatiale Saint-Sernin et de la cathédrale Saint-Etienne de Toulouse ont durablement laissé leur empreinte dans le paysage monumental. Cela explique leur influence sur un grand nombre d'édifices construits dans et autour de Toulouse, au moment où l'art gothique fait son apparition. En Gascogne, s'il n'existe pas de chantier phare comme à Toulouse, le nombre important de chapitres séculiers, les multiples communautés monastiques, la quantité importante de chantiers de construction plus modestes favorisent une véritable émulation artistique, à l'origine d'échanges fructueux.

D'un point de vue chronologique, la construction de l'église bénéficie également du contexte ambiant. La première moitié du XIII<sup>e</sup> siècle est une période extrêmement riche : on achève la construction de Saint-Sernin, avec l'introduction progressive d'éléments nouveaux, comme l'arc brisé, on décide de reconstruire la cathédrale Saint-Etienne suivant un parti totalement novateur qui va connaître un succès continu, les ordres mendiants commencent à s'installer à Toulouse et dans les villes méridionales, transformant petit à petit le paysage urbain. C'est aussi l'époque de la mainmise du roi de France sur les terres du Midi et de la disparition de la famille comtale de Toulouse. Ces bouleversements politiques expliquent d'ailleurs en partie les transformations artistiques et la diffusion du style gothique, bien que les formes romanes, qui ont offert de si belles œuvres aux terres du Midi, connaissent encore un certain prestige, surtout auprès des sculpteurs.

Enfin, le parti de l'église de Poucharramet ne pourrait s'expliquer sans la connaissance de ceux qui l'on fait jaillir du sol. Les communautés hospitalières et militaires qui s'installent dans tout le Sud-Ouest de la France vont favoriser le passage à une nouvelle architecture. De la région ligérienne jusqu'aux Pyrénées, les Hospitaliers de Saint-Jean de Jérusalem, les Templiers ou les Antonins installent des commanderies un peu partout et apportent leur aide et leur soutien aux populations

---

<sup>52</sup>. J'ai pensé qu'il pouvait s'agir ici de saint Martin, évêque de Tours, auquel l'église est en partie dédiée. D'ailleurs, on retrouve saint Martin sur le portail occidental.

locales et aux pèlerins de passage. Les églises de ces ordres obéissent toutes aux mêmes principes : un édifice de dimensions modestes, rectangulaire, un sanctuaire le plus souvent à fond plat, un éclairage parcimonieux bien que le chœur bénéficie du percement d'un triplet, une décoration sobre, un couvrement de pierre ou de brique. Ce dernier élément est le plus important. En effet, en ayant recours au couvrement en dur, ces communautés vont abandonner la charpente, utiliser conjointement voûtes en berceau brisé et contreforts, puis voûtes d'ogives et épaulement extérieur adéquat. A cela s'ajoute une totale relecture de l'élévation intérieure et de la place de la sculpture.

Ces trois facteurs résument à eux seuls la place qu'occupe l'église de Poucharramet dans l'architecture religieuse du Midi. Construite au XIII<sup>e</sup> siècle, elle synthétise tous les aspects de la commande religieuse. Son plan s'explique par la persistance de traditions romanes, la proximité d'un chantier d'exception, les habitudes de construction des ordres hospitaliers et militaires. Elle intègre de façon originale le couvrement sur croisées d'ogives, en essayant d'unifier des voûtes complexes avec un système de supports adéquats, dont on peut voir qu'il a fait l'objet de recherches et de tâtonnements au sein même de l'édifice. Quant à son décor sculpté, il témoigne des derniers enseignements de la sculpture romane, mais aussi de l'apparition des formes gothiques, dans les domaines de la sculpture d'accompagnement et de la sculpture monumentale.

Enfin, on peut noter que l'église de Poucharramet n'est pas un « unicum », mais s'intègre parfaitement au paysage monumental du Midi. Elle offre un grand nombre de similitudes avec la Gascogne centrale. Dans les quelques édifices étudiés ou cités<sup>53</sup>, on assiste à l'éclosion d'un véritable style, dans lequel sont associées l'architecture et la sculpture monumentale. Ce style, dont nous avons pu apprécier les prémices et l'éclosion dans les églises de L'Hôpital-Sainte-Christie et de Lau, s'est développé dans ces églises gersoises, et également à Poucharramet. Elles présentent entre elles de nombreux traits communs, malgré une situation géographique éclatée, quoique toujours plus ou moins en rapport avec les chemins de pèlerinage. L'apparition d'une architecture nouvelle, les solutions apportées dans le couvrement par la voûte d'ogives, la présence d'une sculpture en pleine transformation et dont on peut suivre l'évolution dans l'une de ces églises<sup>54</sup>, tous ces éléments caractérisent ce groupe d'édifices, particulièrement important pour la compréhension de la diffusion des techniques gothiques dans cette partie centrale de la Gascogne.

De même, les recherches de plusieurs auteurs pour le Sud-Ouest et l'Ouest de la France démontrent la présence d'un mode opératoire quasiment similaire<sup>55</sup>. Pour la région bordelaise, dont on a vu plus haut qu'elle entretenait des rapports étroits avec la Gascogne, on remarque de nombreuses similitudes en ce qui concerne la construction de ces édifices gothiques<sup>56</sup>. Il ressort surtout de ces études que la région bordelaise a toujours un temps d'avance sur la pénétration, l'implantation

---

<sup>53</sup>. Je veux parler ici des églises paroissiales de Saint-Christaud, de Saint-Antoine-Pont-d'Arratz, de Saint-Orens-Pouy-Petit, édifices d'un intérêt majeur pour la connaissance de l'architecture gothique en Gascogne centrale. Ces constructions sont relayées au début du siècle suivant par d'autres chantiers moins importants, mais qui permettent néanmoins de quantifier leur influence. Ce sont, par exemple, les églises de Sainte-Dode, de l'Isle-de-Noé, de Pavie, de Saint-Orens, de Ligardes, Cf. Christophe BALAGNA, *L'architecture gothique religieuse...*, op. cit., t. I, p. 123-175.

<sup>54</sup>. Il s'agit de l'église de Saint-Christaud, cf. Christophe BALAGNA, *L'architecture gothique religieuse...*, op. cit., t. I, p. 130-132.

<sup>55</sup>. Cf. Pierre HÉLIOT, « Origine et extension du chevet plat dans l'architecture religieuse de l'Aquitaine », dans *Cahiers techniques de l'art*, vol. 3, fasc. 2, 1955, p. 23-49 ; Jacques GARDELLES, « La première architecture gothique dans la Gascogne des Plantagenêt », dans *Cahiers de Civilisation Médiévale*, t. XXIX, n° 1-2, 1986, p. 75-82 ; Yves BLOMME, *L'architecture gothique en Aunis et en Saintonge*, Saint-Jean-d'Angély, 1987 ; Jacques GARDELLES, « Le « retard bordelais » au XIII<sup>e</sup> siècle : faux problème et vrais problèmes », dans *Cadres de vie et société dans le Midi médiéval, Hommage à Charles Higounet, Annales du Midi*, t. 102, n° 189-190, janvier-juin 1990, p. 249-256 ; « Chevets plats et voûtements d'ogives en Bordelais au début de l'âge gothique (fin XII<sup>e</sup>-XIII<sup>e</sup> siècle) », dans *De la création à la restauration, Travaux d'histoire de l'art offerts à Marcel Durliat*, Toulouse, 1992, p. 371-378.

<sup>56</sup>. Cf. en particulier, Jacques GARDELLES, « Le « retard bordelais » au XIII<sup>e</sup> siècle : faux problème et vrais problèmes », dans *Cadres de vie et société dans le Midi médiéval, Hommage à Charles Higounet, Annales du Midi*, t. 102, n° 189-190, janvier-juin 1990, p. 249-256 ; « Chevets plats et voûtements d'ogives en Bordelais au début de l'âge gothique (fin XII<sup>e</sup>-XIII<sup>e</sup> siècle) », dans *De la création à la restauration*, op. cit., p. 371-378.

et la diffusion des diverses composantes de l'architecture gothique par rapport à la Gascogne centrale. Tout cela semble démontrer que le style gothique se diffuse dans le Midi en partie par l'Ouest de la France, depuis le royaume capétien jusqu'à la province. Nous verrons que ces considérations semblent se vérifier pour d'autres édifices et pour d'autres moments. Cela témoigne en tous cas de la dualité de l'architecture gothique non seulement en Gascogne centrale mais aussi dans une grande partie du Midi : la volonté de conserver les modèles locaux tout en démontrant une grande capacité d'adaptation aux influences extérieures. L'église des hospitaliers de Poucharramet en est une parfaite illustration.

En conclusion, revenons sur le thème de départ : une date précise est-elle nécessaire pour assigner à une construction la place qu'elle semble occuper dans le temps historique ? Oui et non... Non, car le chercheur a dans son arsenal scientifique toute une batterie « d'hypothèses possibles », qu'il lui est permis d'échafauder grâce au dépouillement des sources, à l'analyse archéologique, à l'étude du décor sculpté et grâce aux comparaisons qu'il peut réaliser, sans tomber dans le piège de « comparaison n'est pas raison ».

Justement, dans le cadre de l'étude de l'église de Poucharramet, on peut, sans trop se tromper, montrer que l'édifice appartient bien au XIII<sup>e</sup> siècle, qu'il a pu être mis en chantier dans le premier quart de ce siècle, et que la construction a été assez lente, ce que semblent prouver les changements de profil des baies, le mélange entre œuvres encore romanes et celles qui sont déjà gothiques, les modifications intervenues dans les domaines du voûtement et des supports. C'est ainsi que dans ma première étude, j'avais émis l'hypothèse d'un voûtement de l'église dans le troisième quart du XIII<sup>e</sup> siècle et d'un achèvement de l'édifice autour de 1300.

On aura remarqué à la fin de cette modeste contribution que l'auteur s'est donc trompé de quelques années dans ses conclusions... En effet, l'inscription gravée sur le pourtour de la clef centrale mentionne la date de 1282. On peut donc dire que le voûtement de l'église a sans doute été achevé dans le dernier quart du siècle. On peut donc ici répondre par l'affirmative : oui, la date est nécessaire dans le travail de l'historien de l'art du Moyen Âge. En revanche, elle peut apparaître comme relativement artificielle quand l'étude d'une œuvre peut s'en passer et qu'elle n'est pas remise totalement en question par l'apparition quasi-miraculeuse d'un élément de datation plus fiable<sup>57</sup>.

---

<sup>57</sup>. Christophe BALAGNA, « Le bas-relief de Saint-Orens d'Auch, le plus ancien retable en pierre de France », dans *Actes de la 2<sup>e</sup> journée de l'Archéologie et de l'Histoire de l'Art de Lectoure* (2012), Auch, 2014, p. 52-69.

## Bibliographie

- ANDRAULT-SCHMITT, Claude, *Limousin gothique*, Paris, 1998
- BALAGNA, Christophe, *L'architecture gothique religieuse en Gascogne centrale*, thèse de doctorat Nouveau Régime, Université de Toulouse-Le Mirail, 2000, t. I, p. 56-101.
- BALAGNA, Christophe, « Quelques chapiteaux romans et gothiques de l'ancienne abbaye de La Case-Dieu (Gers) », dans *Actes de la 21<sup>e</sup> Journée des Archéologues Gersois, (Vic-Fezensac 1999)*, Auch, 2000, p. 100-133.
- BALAGNA, Christophe, « Le fonds lapidaire du musée des Beaux-Arts de Mirande (Gers) », dans *Mémoires de la Société Archéologique du Midi de la France*, t. LXI, 2001, p. 111-118.
- BALAGNA, Christophe, « A l'aube de l'art gothique, un édifice témoin : l'église de Poucharramet (Haute-Garonne) », dans *Supplément à Archéo en Savès*, septembre 2004, p. 1-28.
- BALAGNA, Christophe, « L'influence des ordres hospitaliers et militaires dans l'émergence de l'architecture gothique en Gascogne et Toulousain », dans *Les ordres religieux militaires dans le Midi (XII<sup>e</sup>-XIV<sup>e</sup> siècles)*, 41<sup>e</sup> Cahiers de Fanjeaux, Toulouse, 2006, p. 213-238.
- BALAGNA, Christophe, « Les éléments lapidaires de l'ancien cloître de Maubourguet (Hautes-Pyrénées) », dans *Mémoires de la Société Archéologique du Midi de la France*, t. LXVIII, 2008, p. 307-313.
- BALAGNA, Christophe, « Quelques remarques sur les éléments sculptés du fonds lapidaire de l'ancienne abbaye cistercienne de Berdoues (Gers) », dans *Bulletin de la Société Archéologique du Gers*, 2010, p. 260-289.
- BALAGNA, Christophe, « De nouveaux éléments lapidaires de l'ancienne abbaye de la Case-Dieu (Gers) », communication présentée lors de la 31<sup>e</sup> Journée des Archéologues Gersois à Monfort (Gers), dans *Bulletin de la Société Archéologique du Gers*, 2012, p. 236-243.
- BALAGNA, Christophe, « Le bas-relief de Saint-Orens d'Auch, le plus ancien retable en pierre de France », dans *Actes de la 2<sup>e</sup> journée de l'Archéologie et de l'Histoire de l'Art de Lectoure (2012)*, Auch, 2014, p. 52-69.
- BLOMME, Yves, *L'architecture gothique en Aunis et en Saintonge*, Saint-Jean-d'Angély, 1987.
- CABANOT, abbé Jean, « L'église Saint-Jean de Mazères et le problème des origines de la sculpture romane dans le sud-ouest de la France », dans *Bulletin de la Société de Borda*, 1969, p. 409-435.
- CABANOT, abbé Jean, « Le décor sculpté de la basilique Saint-Sernin de Toulouse », dans *Bulletin Monumental*, 1974, p. 99-145.
- CABANOT, abbé Jean, *Les débuts de la sculpture romane dans le Sud-Ouest de la France*, Paris, 1987.
- CABAU, Patrice, « Foulque, marchand et troubadour de Marseille, moine et abbé du Thoronet, évêque de Toulouse (v. 1155/1160-25.12.1231) », dans *Les Cisterciens de Languedoc (XIII<sup>e</sup>- XIV<sup>e</sup> s.)*, Cahiers de Fanjeaux, t. 21, Toulouse, 1986, p. 151-179.
- CAZES, Quitterie et SCHELLÈS, Maurice, *Le cloître de Moissac, chef-d'œuvre de la sculpture romane*, éd. Sud-Ouest, Luçon, 2001.
- CAZES, Quitterie et TESTARD, Olivier, « Saint-Etienne de Toulouse : de la cathédrale romane à la première cathédrale gothique », dans *Congrès Archéologique de France, Monuments en Toulousain et Comminges*, 1996, Paris, 2002, p. 205-211.
- CAZES, Quitterie et Daniel, *Saint-Sernin de Toulouse, de Saturnin au chef-d'œuvre de l'art roman*, Graulhet, 2008.
- CURSENTE, Benoît et LOUBÈS, Gilbert, *Villages gersois, I- Autour de l'église, à l'ombre du château*, coll. « Gascogne Insolite », Auch, 1991.
- DESPIS, Théophile, *Notes archéologiques sur l'église fortifiée de Poucharramet*, Toulouse, 1914.
- DURLIAT, Marcel, « Le portail occidental de la première église des Jacobins à Toulouse », dans *Société de l'histoire de l'art français*, 1978, p. 47-55.
- DURLIAT, Marcel, « La disparition du chapiteau historié au XIII<sup>e</sup> siècle », dans *Le décor des églises en France méridionale (XIII<sup>e</sup> - mi XV<sup>e</sup> siècle)*, Cahiers de Fanjeaux, t. 28, Toulouse, 1993, p. 201-213.
- GARDELLES, Jacques, « La première architecture gothique dans la Gascogne des Plantagenêt », dans *Cahiers de Civilisation Médiévale*, t. XXIX, n° 1-2, 1986, p. 75-82.

- GARDELLES, Jacques, « Le « retard bordelais » au XIII<sup>e</sup> siècle : faux problème et vrais problèmes », dans *Cadres de vie et société dans le Midi médiéval, Hommage à Charles Higounet, Annales du Midi*, t. 102, n° 189-190, janvier-juin 1990, p. 249-256.
- GARDELLES, Jacques, « Chevets plats et voûtements d'ogives en Bordelais au début de l'âge gothique (fin XII<sup>e</sup>-XIII<sup>e</sup> siècle) », dans *De la création à la restauration, Travaux d'histoire de l'art offerts à Marcel Durliat*, Toulouse, 1992, p. 371-378.
- GAULÉJAC, Antoine de, « Les Hospitaliers de Saint-Jean de Jérusalem à Poucharramet », dans *Revue de Comminges*, 1988, p. 53-58.
- HÉLIOT, Pierre, « Origine et extension du chevet plat dans l'architecture religieuse de l'Aquitaine », dans *Cahiers techniques de l'art*, vol. 3, fasc. 2, 1955, p. 23-49.
- HIGOUNET, Charles et GARDELLES, Jacques, « L'architecture des ordres militaires dans le Sud-Ouest de la France », dans *Actes du 87<sup>ème</sup> Congrès des Sociétés Savantes, Poitiers, 1962-1963*, Comité des Travaux historiques et scientifiques, Paris, 1963, p. 173-194.
- KLEIN, Peter, « Les portails de Saint-Génis-des-Fontaines et de Saint-André-de-Sorède », dans *Cahiers de Saint-Michel de Cuxa*, 1989, p. 121-159 et 1990, p. 159-187.
- MESPLÉ, Paul, « Les plans des églises romanes du Gers », dans *Bulletin archéologique du Comité des Travaux historiques et scientifiques*, nouvelle série, n° 7, 1971, p. 75-129.
- MIQUEL, Caroline, « Monuments et mobilier de la période médiévale du canton de Rieumes (Haute-Garonne) », dans *Archéo en Savès*, n° 12, octobre 1997, p. 33-64.
- PACAUT, Marcel, *Les ordres monastiques et religieux au Moyen Age*, Paris, 1993, p. 136-137.
- PRADALIER-SCHLUMBERGER, Michèle, *Toulouse et le Languedoc : la sculpture gothique, XIII<sup>e</sup>-XIV<sup>e</sup> siècles*, Toulouse, 1998, p. 45-117.
- PRIN, Maurice et DIEUZAIDE, Jean, *Les Jacobins de Toulouse*, Toulouse, 2007.
- REY, Raymond, *Les vieilles églises fortifiées*, Paris, 1925.

## Résumé

L'église de Poucharramet a fait l'objet, il y a quelques années, d'une étude monographique dans laquelle, sans le recours à des éléments chronologiques précis, j'avais pu assigner à la construction une datation relativement fiable, au XIII<sup>e</sup> siècle, plus précisément dans le troisième quart du siècle en ce qui concernait le voûtement.

A la lumière d'un élément nouveau, intéressant pour lui-même, mais aussi pour ce qu'il offre en terme d'éclairage pertinent, je propose ici une réflexion sur l'importance de la date en histoire de l'art et sur l'importance de ce jalon chronologique dans la connaissance du déroulement d'un chantier de construction au Moyen Âge.

Mots-clefs : architecture romane, architecture gothique, architecture religieuse, architecture religieuse méridionale, datation, clef de voûte, inscription.

## Légende des illustrations

- Fig. 1 : Poucharramet, l'église paroissiale vue depuis le sud-ouest. Cliché C. Balagna.
- Fig. 2 : Poucharramet, vue intérieure de l'église en direction de l'est. Cliché C. Balagna.
- Fig. 3 : Toulouse, cathédrale Saint-Etienne, vue intérieure de l'église en direction de l'est. Cliché D. Descouens
- Fig. 4 : Poucharramet, église paroissiale, détail du voûtement. Cliché C. Balagna
- Fig. 5 : Poucharramet, église paroissiale, détail des nervures. Cliché C. Balagna
- Fig. 6 : Poucharramet, église paroissiale, premier doubleau côté sud, détail des retombées. Cliché C. Balagna
- Fig. 7 : Poucharramet, église paroissiale, second doubleau côté nord, détail des retombées. Cliché C. Balagna
- Fig. 8 : Poucharramet, église paroissiale, détail des retombées à l'angle nord-ouest. Cliché C. Balagna
- Fig. 9 : Poucharramet, église paroissiale, détail des retombées à l'angle nord-est. Cliché C. Balagna
- Fig. 10 : Saint-Christaud, église paroissiale, vue d'ensemble depuis l'est. Cliché Havang
- Fig. 11 : Poucharramet, église paroissiale, la console d'angle nord-ouest. Cliché C. Balagna
- Fig. 12 : Poucharramet, église paroissiale, le portail occidental. Cliché C. Balagna
- Fig. 13 : Poucharramet, église paroissiale, la clef de voûte ouest. Cliché C. Balagna
- Fig. 14 : Poucharramet, église paroissiale, la clef de voûte est. Cliché C. Balagna
- Fig. 15 : Poucharramet, église paroissiale, la clef de voûte centrale. Cliché H. Laval
- Fig. 16 : Poucharramet, église paroissiale, la clef de voûte centrale. Montage C. Balagna
- Fig. 17 : Poucharramet, église paroissiale, la clef de voûte centrale. Montage C. Balagna

## ILLUSTRATIONS



Fig. 1 : Poucharramet, l'église paroissiale vue depuis le sud-ouest.



**Fig. 2 : Poucharramet, vue intérieure de l'église en direction de l'est.**



**Fig. 3 : Toulouse, cathédrale Saint-Etienne, vue intérieure de l'église en direction de l'est.**



Fig. 4 : Poucharramet, église paroissiale, détail du voûtement.



Fig. 5 : Poucharramet, église paroissiale, détail des nervures.



Fig. 6 : Poucharramet, église paroissiale, premier doubleau côté sud, détail des retombées.



Fig. 7 : Poucharramet, église paroissiale, second doubleau côté nord, détail des retombées.



Fig. 8 : Poucharramet, église paroissiale, détail des retombées à l'angle nord-ouest.



**Fig. 9 : Poucharramet, église paroissiale, détail des retombées à l'angle nord-est.**



**Fig. 10 : Saint-Christaud, église paroissiale, vue d'ensemble depuis l'est.**



Fig. 11 : Poucharramet, église paroissiale, la console d'angle nord-ouest.

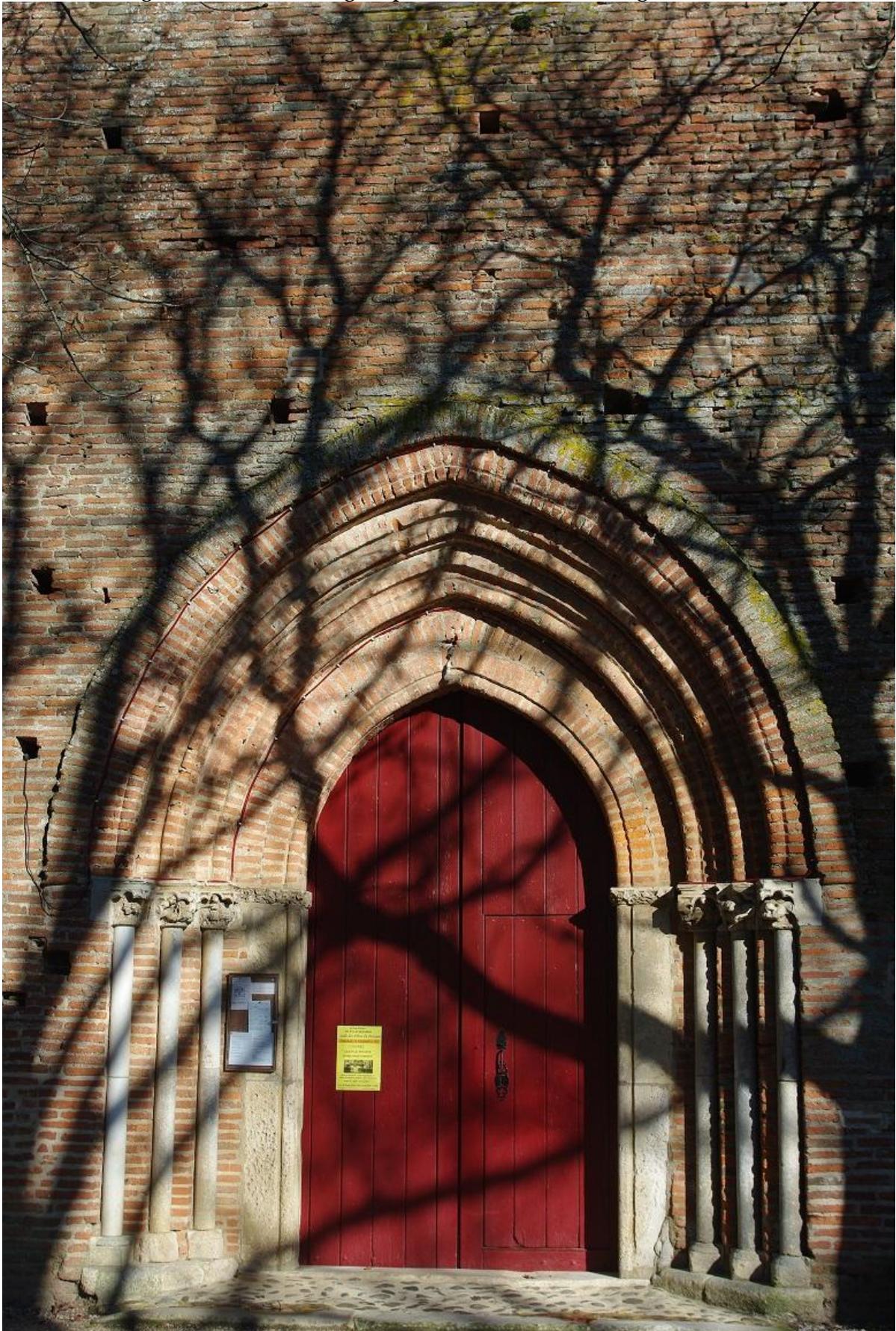


Fig. 12 : Poucharramet, église paroissiale, le portail occidental.



Fig. 13 : Poucharramet, église paroissiale, la clef de voûte ouest.



Fig. 14 : Poucharramet, église paroissiale, la clef de voûte est.



Fig. 15 : Poucharramet, église paroissiale, la clef de voûte centrale.



Fig. 16 : Poucharramet, église paroissiale, la clef de voûte centrale.

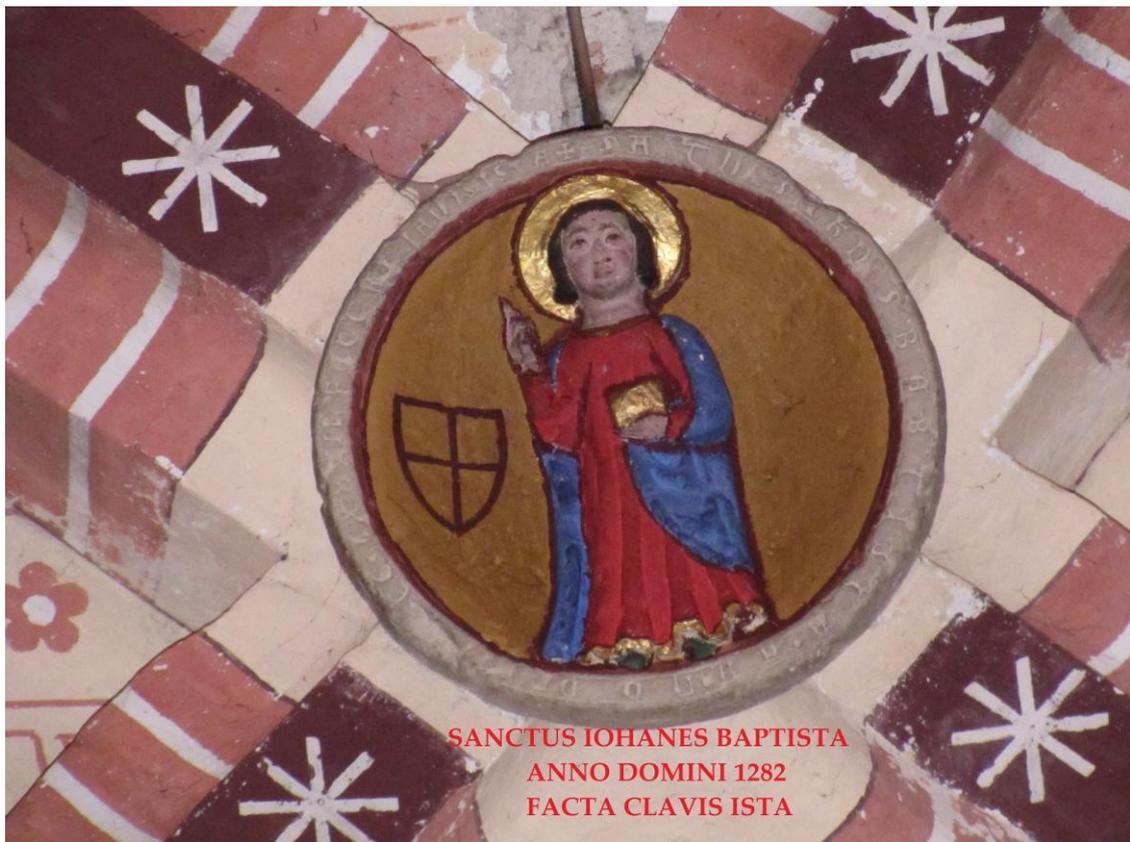


Fig. 17 : Poucharramet, église paroissiale, la clef de voûte centrale.